

*Blue, blue windows behind the stars  
Yellow moon on the rise  
Big birds flying across the sky  
Throwing shadows on our eyes  
Leave us  
Helpless, helpless, helpless*

NEIL YOUNG,  
*Helpless*

*He's a real nowhere man  
Sitting in his nowhere land  
Making all his nowhere plans for nobody*

JOHN LENNON,  
*Nowhere Man*

La musique de ce livre est de  
NEIL YOUNG  
et de JOHN LENNON

nulle trace  
où poser mes pieds  
nul cri à dénouer  
sur mes lèvres

l'ombre s'est déployée  
devant mes yeux  
comme un drap de cendre

FRANCIS GIAUQUE

UN SONGE perclus d'inexistence s'at-  
tablait au chevet de ma mémoire. Je croyais  
dormir, bercé par une chanson douce. L'effusion de  
tendresse d'un rayon de soleil m'a réveillé. J'étais  
couché sur le plancher. J'entrevois une chambre  
vide et blanche. J'étais nimbé de bienveillance. Je  
me suis hissé sur les coudes, je vaguais dans le  
blanc, je ne savais rien, je n'étais rien. Un vide dans  
un vide. Je n'étais pas une conscience, mais un  
vague amas de sensations avec des émotions aussi  
imprévisibles que les poings d'un boxeur. Plus  
d'avant, plus d'après.

Je me suis levé, d'abord pris d'un léger vertige,  
les jambes flageolantes. Je cherchais à m'asseoir, à  
m'allonger, à me coucher, mais pas de chaise, pas de  
sofa, pas de lit, rien. Quatre murs comme autant de  
pages vierges, deux fenêtres, et, sous mes pieds nus,  
un plancher. La chambre était blanche et vide.  
Un flux de sang a pulsé dans ma tête, chassant le

vertige. Il me fallait habiter mon corps. J'ai regardé mes pieds nus et j'y ai concentré toute mon énergie jusqu'à les envelopper de chaleur. Puis mes chevilles, mes jambes, mes cuisses... et j'ai compris que j'étais nu.

« Je suis nu... »

Je me suis entendu parler, ça m'a fait du bien. Pourquoi étais-je nu, de corps et d'esprit, dans une chambre vide et blanche ?

« C'est moi... »

Pourtant, à peine avais-je prononcé « moi » que j'en doutais. Pas tout à fait moi, pas vraiment moi, plutôt, comment dire... un prétendu moi. Ma vie était là, fière de me voler tout ce dont j'avais besoin. Je n'avais nul sentiment de qui j'étais, nulle idée d'où j'étais et de ce que j'y faisais. Je me sentais néanmoins solide, étrangement apaisé, alors que je n'aurais dû ressentir que trouble et anxiété. Ce réconfort inattendu m'accordait une vision plus aiguisée de la chambre blanche, tout y semblait immaculé, empreint de pureté, habité par un ange.

À l'endroit même où j'avais repris conscience – l'expression était-elle justifiée – j'ai découvert une tache de sang sur le plancher. Le rayon de soleil qui nimbait la chambre se faufilait au travers des mailles du voile de la fenêtre. J'ai lentement touché sur moi-même – là encore le mot « moi-même » prêtait à confusion. Sur le mur, face à la fenêtre, une fine écriture noire ciselait le blanc. Je me suis approché pour lire : *Dieu est une chambre vide.*

Ce qui m'a fait penser qu'ici, il y avait tout parce que je n'avais besoin de rien.

Sur le plancher ondoyait un mince filet de sang où luisait quelque brillance. On aurait dit qu'une veinule du bois saignait. D'instinct, j'ai passé la main sur mon visage et j'ai trouvé, sur ce qu'il est convenu d'appeler le front, une déchirure. J'ai porté mes doigts poisseux à hauteur des yeux, j'ai frotté le fluide entre les phalangettes de l'index et du pouce et j'ai goûté du bout de la langue. Le goût du sang. Un examen plus précis du plancher révélait une piste de gouttelettes qui conduisait au-devant d'une porte, blanche elle aussi. La poignée était maculée de rouge. Que faire ? L'ouvrir ? J'hésitais. Je ne savais pas ce qui m'attendait de l'autre côté. Et pour la première fois depuis mon éveil j'ai ressenti un étirement de peur qui semblait vouloir se prélasser dans mon corps. J'ai laissé faire la peur, je lui ai donné une place dans mon ventre. Elle s'en est contentée pour l'instant et ne s'est plus préoccupée de moi... ne me laissant qu'une légère appréhension avec laquelle je pensais pouvoir me débrouiller.

Moi. Il n'était question que de moi... de mon indissociable moi. J'étais ma propre énigme. Quel était le « moi » qui posait sa main sur la poignée de porte ? Je l'ai ouverte et je suis tombé sur une paroi blanche composée de deux panneaux décoratifs en bois. Une porte qui s'ouvrait sur une paroi ? Je l'ai examinée et ai découvert, incrustée dans la plinthe, une languette. Je l'ai pressée du pied à tout hasard, et la paroi a coulissé, s'ouvrant sur un couloir sombre couvert de carrelage à losanges cernés d'un entrelacement de serpentins morcelés de mosaïques finement incrustées de noir et d'ivoire.

J'étais prosélyte, cherchant à me convertir à la croyance de ma propre existence. Au tréfonds de ce que je m'évertuais à appeler « moi-même », sur la pente de ce qu'avaient peut-être été mes habitudes, se levait l'orage de mon instinct de survie. Je m'imposais de suivre au doigt et à l'œil son grondement sourd. La paroi s'était refermée derrière moi. Je m'avançais prudemment dans le couloir. Un fantassin en terrain découvert. Je gardais plus ou moins l'espoir de reconnaître un petit quelque chose qui aurait pu me servir de pierre angulaire, mais rien, je ne reconnaissais rien, ni ce que je voyais ni moi-même.

« J'ai au moins réussi à sortir de la chambre blanche », me suis-je dit, comme s'il s'agissait là d'un acte de bravoure, un pas essentiel vers la redécouverte de qui j'étais.

Une porte sur ma gauche et une autre sur ma droite que j'ai entrouverte... plancher de bois, murs blancs, armoire, commode, étagère Art nouveau, bibliothèque, table de nuit, lit. Devant la fenêtre, deux chaises empaillées avec quelques vêtements jetés négligemment sur l'une, un blouson de cuir sur l'autre. Une grande chambre, haute de plafond, un grand lit, des meubles simples, rustiques. Accrochées aux murs, à gauche en entrant, la photo encadrée d'une femme en robe légère, au côté droit du lit, l'aquarelle d'une fillette de dos contemplant des phoques. Un promontoire de bois blanc portait une statue blanche, le buste d'une jeune fille éthérée.

Est-ce que je vivais seul ? Je l'espérais en quelque sorte, parce que me retrouver face à quelqu'un qui me connaîtrait et dont j'ignorerais tout et qui me

parlerait à moi dont je ne savais rien... l'idée me terrorisait.

Ma chambre à coucher ? J'ai regardé autour de moi, je me sentais à l'aise dans ce décor.

« Ça me va bien. Ça se sent que c'est moi ! »

Et m'est revenu, en sourdine, une musique... *ça c'est vraiment toi, ça se sent que c'est toi...* un refrain... à quoi se rattachait-t-il ? À quel quelconque quelque chose de ma vie ? Je me retrouvais sur le bord calme du souvenir, sur la plage d'un océan d'oubli. J'ai déposé précieusement ce bout de rien du tout dans la boîte à biscuits vide de ma mémoire.

Comme j'étais nu, autant m'habiller. Sur les chaises, dans l'armoire et la commode, des vêtements qui étaient censés être les miens. Comme un doute subsistait, je ne suis pas allé prendre les vêtements sur la chaise qui avaient visiblement déjà servi. Puis, je me suis ravisé, en me disant qu'ils contenaient peut-être mon odeur et que je saurais la reconnaître. J'ai reniflé mon bras, j'ai touché mes aisselles et porté ma main à mon nez. Mon odeur. Le T-shirt blanc jeté par-dessus un jean en était imprégné. Je me reconnaissais, tel un animal suivant ses traces jusque dans sa tanière. Je venais de regagner mon intimité, j'étais chez moi, sur mes terres, sur mon territoire. Des secondes très lentes de sérénité me disaient de ne m'obliger à rien qui n'était pas vital. J'ai revêtu le T-shirt blanc, le jean, qui traînaient sur la chaise et j'ai sorti un caleçon et des chaussettes de la commode.

Il a suffi d'un miroir dans un cadre d'étain juste à côté de la porte pour que je ne sois plus du tout serein. Un geste des plus banals devenait une prise de tête, une angoisse sans nom. Je ne connaissais

pas mon visage. J'allais le découvrir. N'était-ce pas là la chose la plus inexplicable qui pouvait arriver à un être humain ? Connaître son visage était une évidence, la chose la plus naturelle au monde. Comment appréhender cette aberration ? Se retrouver devant un miroir et voir, comme si c'était la première fois, les traits de son visage. Découvrir à quoi je ressemblais. Ce pas de côté pour me retrouver face à mon image me semblait énorme. Il fallait oser et je n'osais pas. Je me posais bizarrement la question du miroir qui allait refléter mon image à l'envers. Peut-être devrais-je partir à la recherche d'une photo de moi dans l'appartement ? La transition serait peut-être plus douce... avant de me rendre compte de l'incohérence... puisque je ne me reconnaîtrais pas. Se dire « je ne me reconnaîtrais pas » donnait en même temps toute la dimension de l'inconcevable. En savoir un peu plus sur moi, rassembler quelques morceaux du puzzle, commencer à me reconstituer un tant soit peu ne me permettrait-il pas de mieux assimiler l'image que me retournerait le miroir ? Je réfléchissais, je discernais, je déduisais... cela constituait un « je ». Mais comment pouvait-on concevoir un « je » qui ignorait son apparence, un « moi » qui avait oublié son visage, qui ne gardait pas le moindre souvenir de la couleur de ses yeux ? C'est vrai, je ne savais même pas la couleur de mes yeux. J'essayais de les imaginer... et je me voyais avec des yeux verts... ou peut-être gris, gris pâle.

Il y avait une deuxième porte. J'ai remis l'expérience du miroir à plus tard et ouvert la seconde porte. Je me suis retrouvé face à un meuble lave-mains de deux lavabos surmontés de deux

portes miroir. Je ne pouvais pas échapper à mon reflet. Inutile de détourner les yeux, je me voyais. Une image à l'envers que je ne reconnaissais pas qui ne me laissait pas la moindre souvenance, même pas un petit quelque chose à quoi me rattacher. Il n'y avait que le sang qui déchirait mon front qui disait que c'était moi, une blessure au-dessus de l'œil gauche qui poissait une mèche de mes cheveux, une balafre en forme de Z... *qui veut dire Zorro* que j'ai chantonné. J'éprouvais de la sympathie pour mon visage, ça me soulageait. Je n'arrivais pas à le décrire, à me dire s'il était beau ou pas beau, tout ce que je pouvais en penser, c'était que j'aurais pris plaisir à connaître et à parler à la personne portant ces traits. Mes cheveux, mi-longs... je les aurais appelés cendrés... avec des reflets argentés. Et la couleur de mes yeux... pour cela, il me fallait la lumière de l'alignement d'ampoules au-dessus des deux portes miroir. Il y avait un interrupteur à côté d'une autre porte qui devait donner sur le corridor. J'ai allumé et je me suis approché du miroir. Je n'avais pas tout à fait tort, la couleur de mes yeux était un mélange surprenant, je dirais... vert-de-gris. Bon Dieu, j'avais de beaux yeux! Je savais à quoi je ressemblais. J'aurais pu me reconnaître en me croisant dans la rue. C'était apaisant.

Des vêtements tachés de sang étaient éparpillés sur le carrelage de la salle de bains. Au centre des carreaux amarante, une fleur stylisée grège à huit pétales. La salle de bains me donnait l'impression de vacances au Maroc. Une baignoire sur pieds, émaillée blanc à l'intérieur, bordeaux à l'extérieur, complétait le tableau rétro. Une photo noir et blanc

géante d'un couple d'oliviers centenaires couvrait le mur entre les deux portes.

Il faisait bon savoir mon visage, mon apparence, mon allure, d'être capable de me reconnaître. Je me faisais du bien en me disant : ça, c'est moi ! Même si ça ne voulait pas dire grand-chose, c'était un début de moi-même. Je suis revenu aux habits tachés de sang et, allez savoir pourquoi, j'ai pris conscience d'être sans nom et de ne pas savoir quoi faire pour le retrouver. Quel était mon nom ? Mes pensées s'emberlificotaient.

Dans un coin, deux machines superposées, l'une à laver l'autre à sécher le linge. J'ai ramassé les vêtements et je les ai fourrés dans la machine à laver. On verra plus tard comment la faire tourner.

À l'opposé, il y avait une fenêtre, je m'en suis approché pour regarder dehors. Au-dessous, une rue avec quelques voitures parkées, un garçon blanc et une fille noire, sacs au dos, marchaient amoureusement sur le chemin de l'école en se souriant, ils croisaient un homme à moustache, légèrement bedonnant, portant une serviette de cuir râpée par le temps. À l'arrière d'un bâtiment domanial, peut-être la cure, le clocher d'une église émergeait d'une trouée de verdure. Séparée par une ruelle, une ancienne ferme, aux allures de chalet alpin, avec un verger dans lequel picoriaient des poules et un paon qui promenait sa grâce. Un corbeau répondait de ses croassements répétitifs aux sollicitations de ses compères. Au loin, le dos difforme d'une chaîne de montagne couverte d'écailles rocheuses. Difficile de dire si je regardais un village ou le quartier d'une ville.

La découverte de mon habitat m'amusait. Je suis retourné vers la porte qui ne pouvait s'ouvrir que sur le corridor... sombre, orné d'une gouache et d'une aquarelle encadrées, il conduisait à une porte vitrée chamarrée de bleu nuit et de cramoisi. De l'autre côté, une entrée, deux toiles peintes et une porte solide, blanche, qui devait aboutir sur le palier. Il n'était de loin pas temps de tenter une expédition vers le dehors qui semblait incongru avant de dompter le dedans. Devant moi encore une porte, elle s'ouvrait sur la cuisine. À ma gauche, une ouverture sur une grande pièce claire où, visiblement, un mur de séparation avait été abattu, deux pièces qui n'en faisaient qu'une, avec un plancher du même bois que celui de la chambre à coucher; dans l'une une table, ou plutôt un plateau peint, on aurait dit un tableau, la peinture d'une rue new-yorkaise, posé sur deux chevalets avec quatre chaises empaillées, un vaisselier blanc, une chaîne audio, un phonogramme des années trente; dans l'autre partie, un sofa, deux fauteuils, une table basse, une télévision avec au mur le tableau d'une ville la nuit et la photo noir blanc du visage émacié d'un mineur. Trois fenêtres. Deux d'entre elles, donnait sur un jardin en friche, une haie échevelée, quelques arbres fruitiers, sous l'un, une table ronde, des chaises lattées, un baquet en zinc et un grill. L'autre, derrière la table peinte, donnait, pour ce que j'en voyais – la vue étant obstruée par un échafaudage... on repeignait peut-être la façade – sur un sentier bordé d'une rangée de sapins qui longeait la maison. Tout bien observé, l'appartement devait se situer au deuxième étage d'une demeure plutôt vieillotte.

Une porte, cette fois coulissante, à moitié ouverte offrait une deuxième entrée dans la cuisine. Toutes ces portes... et toutes s'ouvraient sur moi. Il en restait une, celle à gauche en sortant de la chambre blanche. La dernière, dont j'ignorais sur quoi elle allait s'ouvrir. Elle émettait un couinement taquin et s'ouvrait sur une chambre meublée d'une armoire en acajou, d'un large matelas posé à même le plancher, d'une table de nuit, d'un pupitre d'écolier des années 1950-1960, d'une chaise de bureau pivotante, d'une bibliothèque de coin, d'un miroir ovale, d'un porte-vêtements. Sur les murs blancs, deux grandes photos noir et blanc : un berger conduisant un troupeau de vaches et deux chars, bâchés chacun d'une toile misérable attelés à deux chevaux maigrichons traversaient un village, un tzigane les rênes à la main tirait le premier, sa femme conduisait le second, un gamin guignait de dessous la bâche. Les vêtements, l'apparence et le léger parfum cerise, chocolat, vanille, indiquaient une chambre de femme... de jeune femme, pensais-je. Ma compagne, ma fille ? Quel âge avait-elle ? Comme ça, au premier coup d'œil, un peu moins que la trentaine. Et moi, bon sang de bon Dieu, quel était mon âge ? Je suis allé chercher l'image de mon reflet dans le miroir. Disons, à me voir comme ça, avec mes cheveux cendrés, par endroits argentés, sans trop de rides ni de pattes-d'oie... la cinquantaine. Donc, elle pouvait très bien être ma fille, mais aussi ma compagne qui aurait vingt ans ou plus de moins que moi, ce n'était pas impossible. J'ai tout de même opté pour ma fille. « Avec une telle différence d'âge... je ne sais pas... ? »

Je n'allais clairement pas fouiller la chambre d'« Elle », j'allais commencer par la mienne dans l'espoir de trouver des papiers, des photos, des traces de moi-même. Le courrier ! Si j'étais chez moi, il devrait y avoir des lettres, des factures adressées à mon nom ! Maintenant que je connaissais mon visage, connaître mon nom était mon désir le plus pressant, suivi de mon âge, de la nature de ma relation avec la jeune femme de la chambre et, tant qu'à faire, son âge et son nom. Que voulais-je savoir sur moi-même pour que je puisse à nouveau dire : « Je suis moi ! » Quelles étaient les choses essentielles qu'un homme devait connaître de lui-même ?

« Oui, c'est ça, mon nom, mon âge... »

J'ai couru presque pour me rendre dans la... dans « ma » chambre à coucher, j'ai regardé autour de moi, en me demandant par où commencer ? Le blouson en cuir suspendu au dos de la chaise... les poches intérieures et extérieures étaient vides Et le pantalon qui traînait dans la salle de bains ? Je l'ai sorti de la machine à laver, j'ai palpé, rien... mais dans l'une des poches arrière, bingo ! Deux feuilles de papier, l'une toute chiffonnée que j'ai dépliée. Une lettre. Je l'ai lissée du plat de la main et me suis assis sur le lit pour la lire.

*En porte-à-faux avec le monde, en opposition avec tout, il aurait donc fallu que je m'éclipse, m'évanouisse, disparaisse, mais je suis resté auprès de toi et nous avons continué à exister. Je suis une utopie réaliste. Et puis, un jour, l'amour s'en est allé, sans se retourner. J'ai continué comme si de rien n'était, comme si la vie était faite d'histoires qui ont un début et une fin et que c'était dans la*

*nature des choses. J'ai d'abord pensé que le début et la fin de l'amour n'étaient pas obligatoirement la fin de l'histoire, qu'elle pouvait continuer en empruntant d'autres sentiments. La complicité, la tendresse ~~et tout un fatras d'émotions~~, l'amitié amoureuse? ~~Que sais-je?~~ Mais ce n'est-là que vaines ~~circonvolutions affabulations~~ mises en scène.*

*Il y a quelque chose en l'homme qui le pousse à détruire ce dont il avait pourtant rêvé ~~d'avoir de posséder~~. J'ai la vie que j'avais rêvé d'avoir, tu es la femme que j'avais rêvé d'aimer. Je n'ai cessé de promener le rêve le long d'un abîme gouffre précipice en le faisant cherchant à le faire trébucher pour voir s'il n'allait pas finir par chuter.*

*Je crois que tu as toujours cru qu'il y avait quelque chose ~~d'encore plus fort, d'encore plus grand, quelque chose qui dépasserait forcément en intensité ce que tu étais en train de vivre. Je sais aujourd'hui que ce quelque chose n'a jamais été moi, ne sera jamais moi et que tu ne le trouveras pas ailleurs parce que ce quelque chose n'existe pas.~~ Nous passons notre vie à croire que ce que nous avons est trop peu, à nous persuader qu'il y a autre chose de « plus mieux bien », comme des enfants. Et puis, nous avons peur que ce que nous voulons soit bien trop énorme pour nous. En fait, nous ne cessons jamais d'avoir peur... de nos envies, de nos désirs, de nos rêves, de nos amours. Nous nous habillons de songes bien trop grands qui finissent par rétrécir au lavage.*

*Et nous restons là à nous dire: je ne l'imaginai pas comme ça, la vie...*

*Je ne l'imaginai pas comme ça ma vie... Alors je pars, je m'en vais, quelque part au bord de la mer, quelque part ailleurs où il n'y a plus moi et plus toi*

La lettre s'arrêtait là, j'avais dû la chiffonner après avoir écrit *toi*, après avoir mis le point sur le *i* de *toi*. Bien que cela parût insolite de dire « je » en parlant d'une lettre que je ne faisais encore que présumer avoir écrite puisque je n'en reconnaissais ni les mots ni l'écriture. Mais admettons que ce soit là mon écriture et mes mots. Elle était adressée à la femme que *j'avais rêvé d'aimer* avant que l'amour *s'en aille sans se retourner...* Peut-être l'inconnue de la chambre? Si c'était elle, je l'aurais donc quittée... pour revenir dans mon terrier après qu'il m'était arrivé quelque chose... mais quoi? Un accident, une agression? Une rencontre?

Mais rien ne disait que j'avais envoyé la lettre. Écrite, pourquoi pas, mais envoyée?... Ça pouvait être le brouillon! Les biffures l'indiquaient! Est-ce que je l'avais mise au propre et fini par l'envoyer? Va savoir?

Et la deuxième feuille? Elle était à peine froissée et portait un message. Pas écrit à la main, mais imprimé, semblable à un courriel. Au-dessus, une enseigne, « Motel-Ciel ».

*Je te lis et te relis, encore et encore. Tu pars quelque part au bord de la mer et moi, je suis au bord des larmes... Mon message te trouvera-t-il dans ton refuge, dans cette même chambre 3 qui nous a connus? Si oui, attends-moi, je t'en supplie, attends-moi! Parle-moi! J'arrive.*

La lettre était bien partie, je l'avais bien écrite. Elle m'avait envoyé un courriel au Motel-Ciel.

C'était donc là que j'étais parti en la quittant. Il m'était arrivé quelque chose et, sous le choc, j'étais revenu instinctivement ici, je m'étais déshabillé, j'avais perdu connaissance pour me réveiller dans la chambre blanche, frappé d'amnésie. Un ici que je pouvais maintenant appeler « chez moi ».

*... dans cette même chambre 3 qui nous a connus...*

Elle connaissait donc le motel, la chambre 3, et voulait me rejoindre pour que je lui parle. Essayer de me convaincre de ne pas la quitter. M'avait-elle rejoint ? Et si oui, bon Dieu, peut-être que c'était elle qui m'avait...

J'ai eu un flash de douleur qui tournait dans ma tête et je me suis laissé tomber en arrière sur le lit. J'ai ouvert les yeux sur une corbeille à papier, pas vide. En tremblant un peu, j'ai retiré une enveloppe sur laquelle un nom était gribouillé à la main?... Mon nom ?...

### *Sol Djelem*

Moi ? Comment en être sûr ? Pour l'instant, pas moyen. Alors tant pis, je me suis lancé et j'ai décidé que c'était mon nom : Sol Djelem ! Et Sol Djelem, ça me plaisait bien ! Un nom aux résonances indéterminées. Quelles étaient mes racines ? Est-ce que j'avais un accent ?

Aucune autre langue ne me venait à l'esprit... aucune autre que celle avec laquelle je pensais et je m'exprimais.

Je parlais haut et fort pour écouter le son de ma voix pour en définir la nature. Je m'entendais articuler une langue que je comprenais. J'imaginais

la terreur que l'on pourrait ressentir en parlant une langue à laquelle on ne comprendrait que nenni !

Je prenais plaisir à lire mon nom sur l'enveloppe :

*Sol Djelém*

Je connaissais maintenant mon visage, mon nom, mais je ne savais rien de moi. Qui j'étais et qui j'avais été. Qui j'aimais et qui j'avais aimé. Qui m'aimait et qui m'avait aimé. J'ignorais mon travail, mes passions, si j'étais riche ou pauvre, brillant ou médiocre, estimé ou mal-aimé, si l'homme que j'avais été aurait pu plaire à l'homme que j'étais. Il ne suffisait pas de savoir son nom pour ne pas s'ignorer. J'étais une identité tombée du nid. Me retrouver sur cette terre à personne avec un « je » qui m'était étranger aurait dû me mettre dans un état de panique où mourir paraissait peu de chose, mais vivre... Et pourtant non. L'oubliette dans laquelle s'était enfermé mon cerveau me laissait étonnamment tranquille, décontracté des hémisphères, je ne m'en faisais pas, alors que j'aurais eu toutes les raisons de m'en faire. Je laissais venir. Une douche... j'allais prendre une douche... non, un bain... Oh oui ! Un bain était bien plus approprié.

J'étais peut-être en pièces détachées, mais je me rapiécçais.

L'IMAGE à l'envers renvoyait un moi dissuasif. « Ne cherche pas à savoir qui tu es. » Mon visage hésitait entre bienveillance et malveillance. J'ai abandonné le miroir pour une orgie de mousse. Engourdi par la chaleur, étourdi par le sent-bon, apaisé par le bain, je cogitais sur les agréments et les désagréments de l'effacement. J'étais défectueux, mais je n'avais pas perdu mon stock de connaissances générales, mon magasin d'informations, mon trésor mental. Les souvenirs avaient été gommés et parmi eux bien sûr les bons, mais aussi les mauvais. Banni de ma vie les souffrances, les douleurs, les sentiments de maldonne, proscrit la scoumoune, exilé le spleen des amours défuntes, tous ces maux que portait en lui tout homme un tant soit peu humain. Cela supposait évidemment que le même traitement soit réservé aux plaisirs de la chair et de l'esprit, aux débordements de jouissances, à l'ivresse du bonheur, à l'exaltation de la passion, à l'amour qui portait aux nues... Plus de

malheur donc plus de heur, puisque l'un n'allait pas sans l'autre. Il me restait des bouts, des morceaux d'avant – avant que je sois défectueux – qui subsistaient dans le terrain vague de ma mémoire.

Mon amnésie avait certainement été provoquée par la blessure que je portais au front, un traumatisme crânien, une déficience d'une zone du cerveau, entraînant une détérioration de la mémoire, que j'espérais partielle et récupérable. Je n'avais pas mal, je ne souffrais pas de ma blessure. J'aurais pourtant dû... ça m'inquiétait.

Je n'étais pas sûr de vivre, pas sûr de ce que je vivais ou croyais vivre. Et si la vie n'était qu'une hibernation et la mort son éveil ?

J'étais seul ! Ce n'est pas que je me sentais seul, j'étais seul. Je me demandais si en ce moment même, quelque part, une femme pensait à moi.

La peur m'a frappé comme une contagion. Elle me frappait le corps et l'esprit et je n'osais plus émettre la moindre pensée, chacune me livrait à la déraison. La peur est malicieuse, elle faisait du zig-zag-zoug dans ma tête, me laissait parfois exsangue et d'autres fois affûté, prêt à en découdre.

Je suis sorti du bain en me demandant si le linge dans lequel je m'enveloppais était bien le mien. J'ai fouillé de mon nez le tissu-éponge... je me suis immédiatement remis de ma tristesse. Dans mon linge de bain, je me retrouvais, moi et mon odeur, pareille à celle du T-shirt blanc... Pourtant mêlée à une senteur plus suave... elle ? Était-ce elle... « Elle » de la chambre ? Ce peut-il que nous partagions le même linge de bain

éponge? « Elle » n'était donc pas ma fille! Je ne partagerais pas mon linge de bain avec ma fille, ni elle avec moi?... Cette intimité du partage du linge ne suggérerait-elle pas qu'elle était amante... non? Probablement pas ma femme, plutôt une compagne? Nous faisons chambre séparée. Emmitoufflé dans le linge de bain, je me suis précipité dans sa chambre. Un zeste d'effluve qui stagnait dans les replis du coussin me donnait raison, c'était bien le même parfum.

J'ai pris tout mon temps pour me rhabiller. C'était comme si j'habillais mon identité. J'ai enfoui dans la machine à laver tout ce qu'il y avait comme habits et linges que je trouvais et me suis appliqué à comprendre comment la faire tourner. Il y avait là tout ce qu'il fallait : poudre à lessive, produit contre la formation de calcaire, adoucissant... j'ai ouvert le tiroir du distributeur de lessive, découvert trois compartiments dans chacun desquels j'ai mis le produit adéquat, tourné le bouton sur... 40° C et zou! J'ai démarré la machine, ça ronronnait.

Et puis je me suis dit qu'avec ce qui m'arrivait, faire une lessive était pour le moins déroutant... ou alors juste de m'offrir une échappatoire pour ne pas cogiter. Ne plus penser à mon invraisemblance, me détourner l'esprit.

Le goût du café m'est venu à la bouche.

Dans la cuisine, j'ai farfouillé dans le buffet. Dans une vieille boîte à bonbons, j'ai trouvé du café soluble et sur la cuisinière à table vitrocéramique une bouilloire vieillotte bleue que j'ai remplie d'eau avant de la poser sur une des plaques en me demandant

comment j'allais la faire fonctionner. Après quelques manipulations digitales, ça a commencé à chauffer, je ne sais pas trop comment, mais ça chauffait. Une cuisine parfaitement approvisionnée en boîtes de conserve et toutes espèces de victuailles. Pareil pour l'armoire frigorifique et le congélateur qui contenait viande, légumes, pain, beurre... De quoi tenir des semaines. Un endroit qui permettait de rester sans sortir pendant un bon bout de temps... ça me faisait penser à une planque. Un sifflement strident... l'eau bouillait.

Je suis allé m'asseoir sur le sofa de cuir noir dans la pièce claire, que j'appellerai le salon, j'ai posé ma tasse de café sur une petite table antique en bois de cerisier. Face à moi un large écran plasma. Je me donnais le temps de me détendre, de m'apaiser, d'oublier que je ne me savais pas, de savourer le café, même lyophilisé. Sur la table, un cendrier en verre ambre à côté d'une télécommande et d'un journal. Ça me tentait, la télévision, une fenêtre sur le monde qui me raconterait à quoi ressemblait aujourd'hui. J'en avais une vague idée, des bribes que j'aurais été incapable de nommer. Il devait y avoir des guerres des horreurs, des abominations, des violences, des fanatiques de tout poil, des joies, des vanités, des médisances, des blasphèmes ou considérés comme tels, des cons de Dieu et des cons tout court, des conneries, des fiertés imbéciles, des peuples et des peines de cœur. Mais peu m'importait puisque je ne les savais pas, puisque je n'en savais rien. Mais je savais lire. J'ai déplié le journal et j'ai pris un coup de boule. Ma tête – celle du moins qui m'était apparue dans le miroir de la salle

de bains et que je pouvais donc en toute bonne foi penser mienne – s’étalait en pleine page du journal sous le titre :

***Nawak met ses menaces à exécution !  
Trois charges explosent : ça ne fait plus rire !***

*Jamais les menaces proférées par le groupe n’ont été aussi explicites et directes, précise le directeur du centre d’analyse du terrorisme, Jean-Paul Pamin. « L’accent doit être porté sur le renseignement, car les auteurs potentiels ne sont plus “ n’importe quoi ”, comme le laissait supposer leur appellation, et n’agissent plus n’importe comment... »*

*(...) la tête pensante de Nawak (mot dérivé du verlan synonyme de « n’importe quoi »), Joseph Lair, surnommé « L’air de rien » reste introuvable !*

Joseph Lair, L’air de rien... tête pensante, terroriste... ou Sol Djelem ? Ou les deux ?

« Je ne serai donc pas l’homme paisible que je pense être... mais est-ce que je pense vraiment être un homme paisible ? Peut-on n’être qu’obéissant ou insoumis ? Je suis... je suis un homme seul et sans mémoire et... le reste m’indiffère ! Mais cela peut-il m’indifférer ? Non, bien sûr que non ! Il n’est pas certain que ça soit moi sur la photo. Il est vrai que c’est ressemblant. Ressemblant, mais pas certain que ça soit moi. D’autant plus que “ moi ” est en ce moment un mot incertain. »

J’aimais bien entendre le son de ma voix... voilà au moins une chose certaine, comme mon visage, bien à moi.

Et si c'était moi, et honnêtement, en y jetant un nouveau coup d'œil, il y avait toutes les chances que ça soit bien moi, *je reste introuvable*. Je jouais les filles de l'air. Cela faisait de moi un homme traqué, un ennemi public. Que faire contre ça? Rien! Quelque part au tréfonds de mes entrailles, un quelque chose veillait sur moi et me disait que rien de mal ne pouvait m'arriver. J'avais de la peine à le croire, parce que j'avais peur. Et ça me répondait que lorsque je cesserais d'avoir peur et que je croirais que rien de mal ne pouvait m'arriver, je serai enfin vivant.

Alors vaille que vaille...

L' APPARTEMENT était vide de tout ce qui aurait permis d'accrocher un souvenir, d'incarner ma mémoire. Mon cerveau lessivé, passé à l'eau de Javel – tout comme l'appartement, nettoyé des éléments susceptibles d'être à même de reconstituer mon puzzle. J'ai passé les chambres au peigne fin, pas de photos, pas d'autres lettres, de papiers officiels, de documents. Rien à part le brouillon de lettre et le courriel qui chantait *Ne me quitte pas...* et puis bien sûr le journal, ostensiblement posé sur la table basse, ma gueule étalée à la une pour me laisser croupir avec un seul indice censé me persuader que j'étais la tête pensante d'un groupe terroriste. Moi tête pensante, terroriste, Nawak, Joseph Lair, surnommé « L'air de rien », introuvable ! Elle était où la vérité ? Elle était là ? Un terroriste prêt à poser des bombes, prêt, si ça se trouvait, à tuer des gens pour je ne savais quelle idée, va savoir... c'était ça moi ?

Et si on voulait me contraindre à revêtir une identité qui n'était pas la mienne ? Si on avait volé ma vie pour en cacher une autre ? Si on avait déconnecté mon existence pour en préserver une autre et jeter la mienne en pâture aux médias ? Est-ce pour ça qu'on m'avait annihilé ?

Non seulement je ne savais toujours pas qui j'étais, mais maintenant je ne savais même pas qui je n'étais pas.

J'ai tâté la plinthe jusqu'à trouver l'endroit précis qui actionnait le mécanisme de coulissement et ouvert la porte, la paroi s'est refermée. Les gouttelettes de sang donnaient à la chambre un air d'œuvre d'art. J'étais retourné dans la chambre blanche pour y faire quoi ? Je n'en savais rien... pour souffler je suppose, pour m'apaiser...

Emmailloté dans les limbes de la chambre blanche, j'étais on ne peut plus à l'abri des velléités du monde. Il y a eu la répercussion de bruits, d'une porte qui s'est ouverte, de pas, d'une présence. Quelqu'un venait d'entrer et se baladait dans l'appartement, ça ne faisait aucun doute et ça me filait les jetons. La peur venait encore me triturer, me malmener, elle baguenaudait dans mon corps avec une préférence pour l'estomac. Une phrase de mon brouillon de lettre me revenait à l'esprit – tiens, ma mémoire se remettait à ingérer quelques bribes de ce qui avait été, le passé immédiat, une maigre pitance pour nourrir des souvenirs, mais une pitance tout de même – ... *Et puis, nous avons peur que ce que nous voulons soit bien trop énorme pour nous. En fait, nous ne cessons jamais d'avoir peur...*

Et puis, je pensais à mon corps qui m'avait répondu que lorsque je cesserai d'avoir peur et que je croirai que rien ne pouvait m'arriver de mal, je serai enfin vivant.

Je n'allais pas rester là, à me terrer, sans savoir, alors qu'il y avait quelqu'un qui pouvait peut-être révéler qui j'étais, même un petit peu de ce que j'étais. Et l'intelligence dans tout ça, l'intelligence de l'acte que je me suis bizarrement dit, elle me disait que, quoi que je fasse, quoi qu'il arrive, il allait falloir me confronter à ce quelqu'un, qu'il soit hostile ou bienveillant. La curiosité! C'est elle qui devait prendre le dessus et supplanter la peur! C'est elle qui m'a fait agir, ouvrir la porte, presser sur la languette. Dans la pénombre, j'ai vu sortir une silhouette de la chambre d'« Elle ». Je n'ai su dire que « bonjour », elle – parce que c'était une femme, sans savoir si c'était « Elle » – a sursauté, elle s'est retournée en poussant un cri, les mains croisées sur sa poitrine, elle est restée un instant tétanisée et a fini par répondre aussi « bonjour...! », puis « tu es là...? »

Elle me tutoyait... cela ne voulait peut-être rien dire et pourtant si... elle me connaissait, elle était proche de moi.

— Oui... je suis là...

Elle était d'une apparence presque insoutenable. Belle... je ne saurais dire, mais insoutenable. Brune, ça je le voyais bien, de longs cheveux brun foncé parcourus de reflets roux.

— C'est toi?... ai-je demandé bêtement.

— Oui, c'est moi!

Elle s'approchait maladroitement, levant les mains et les rabaissant aussi vite pour rester les bras

ballants et enfin tremblant de faire les derniers pas qui nous séparaient pour m'enlacer, d'abord timidement, puis se laissant aller à enfouir sa tête au creux de mon épaule. J'avais tellement besoin de ça. Je l'ai serrée moi aussi. La tête plongée dans ses cheveux, j'ai tout de suite su que ce n'était pas la même senteur suave que celle du linge de bain et du coussin. Sa senteur était autre, tout aussi généreuse et délicate, mais autre. J'ignorais si elle avait menti en me répondant « Oui, c'est moi ! », si elle cherchait à se faire passer pour qui elle n'était pas ou si elle était tout simplement une autre proche... ma fille, ma maîtresse?...

Et soudain, sans même le vouloir, j'ai pris son visage à deux mains, j'ai regardé intensément ses yeux, qui, malgré la pénombre, me semblaient sombres, saupoudrés d'éclats dorés, et j'ai posé la bonne question en jetant un coup d'œil dans la chambre d'« Elle », un sac noir était déposé sur le matelas.

— Tu as retrouvé ta chambre ?

Le regard brouillé par les perles qui bordaient ses paupières, elle secouait la tête, l'air de ne pas comprendre, tout en balbutiant un faible « oui ». Comme un « oui, si tu veux bien... ». C'était étrange, elle ne disait pas la vérité, mais sans mentir. Moi, je n'osais pas lui dire que je n'avais pas la moindre idée de qui elle était.

Quel âge avait-elle ? Difficile à dire comme ça... plus jeune que la femme de la chambre, je dirais vingt-cinq-vingt-sept ans. Toutes les questions que j'aurais tant voulu lui poser et que je ne pouvais ou n'osais pas lui poser. Qui étais-je ? Qui était-elle ? Que faire ? Comment me comporter ? Sans qu'elle

dise un seul mot, je comprenais qu'elle venait de décider de tout laisser en suspens. Nos vies en lévitation. Elle n'était pas la femme de la chambre, mais elle ne dirait pas qu'elle ne l'était pas. Elle semblait vaguement comprendre qu'il y avait en moi un flou.

Je remettais les choses à l'endroit dans ma tête chamboulée. Si elle était entrée dans l'appartement, ça ne pouvait être qu'en connaissance de cause, donc nous étions liés... intimement ? Il me fallait le découvrir à tâtons. La porte était-elle fermée à clé, avait-elle une clé – ce qui aurait alors supposé une véritable intimité... encore que... mais peut-être que la porte était ouverte... Je ne pouvais pas le savoir sans vérifier, je me suis précipité. La clé était dans la serrure, la porte était fermée. La clé était-elle déjà dans la serrure ? J'ai rassemblé mes premiers éléments de mémoire... je visionnais la porte d'entrée, sans arriver à me souvenir si la clé était ou n'était pas dans la serrure. Peu importe. Non ! Pas peu importe ! Tout comptait, tout avait son importance, c'était les détails qui allaient me permettre d'avancer. Je devais absolument ne rien perdre de vue, engranger la moindre vétille, la moindre faille dans le système... système, était-ce vraiment un système auquel je me heurtais ?

Elle m'avait suivi jusqu'à la porte d'entrée, je la sentais décontenancée, derrière moi.

Et puis tant pis, je l'ai questionnée :

— La clé ?

— Oui...

— C'est toi qui l'as mise dans la serrure ?

— Oui, je fais toujours ça pour ne pas la perdre.

—La porte était fermée et tu l'as ouverte avec ta clé?

—Ben oui... Tu as peur?

—Non, c'est pas ça, je suis prudent.

—Ça ne te ressemble pas!

—J'ai changé...

Et je me suis lancé en ajoutant :

—Je suis traqué!

—Je sais...

Elle savait! C'était là le début de quelque chose! Je n'ai pas insisté. Ne rien brusquer, avancer à petits pas. Je la sentais fragile, blessée. Et je me suis dit que ça tombait bien, parce qu'il n'y a pas mieux qu'un être blessé pour aider à se réinventer.

—Tu m'en veux, ai-je risqué?

Elle a d'abord fait silence, m'a regardé, a tourné une fois la tête à gauche, une fois à droite, puis ses yeux ont regardé en elle. J'ai compris qu'elle m'en avait voulu.

—Il faut parfois commettre l'impardonnable pour continuer à vivre, a-t-elle presque chuchoté.

L'impardonnable! C'était à la fois terrifiant et insaisissable de l'entendre dire « commettre l'impardonnable ». Elle pensait que j'avais commis l'impardonnable, l'irréparable et je ne savais pas de quoi. Pensait-elle que je l'avais commis ou l'avais-je vraiment commis? Ou appelait-elle « impardonnable » ce qui ne l'était qu'à ses yeux? Une chose qui pour elle avait pris une dimension démesurée alors qu'en réalité elle était insignifiante. Ça s'était déjà vu ça... M'en voulait-elle encore?

—Tu m'en veux? ai-je répété, il fallait que je sache, que cela soit clair.

— Non... non, non...

La seule chose qui me venait à l'esprit, c'était l'envie de partager un thé avec celle dont j'ignorais le nom et qui connaissait le mien.

— Et si on buvait un thé ?

— Je m'en occupe !

Et elle est partie dans la cuisine. Je l'ai rejointe et je l'ai observée. Des gestes gracieux mais déterminés, de la douceur dans sa manière de prendre, mais volontaire dans le maniement. Je cherchais à tirer des déductions de son comportement, tout ce que je pouvais apprendre d'elle en la regardant faire du thé. Mais que faire pour connaître son nom ?

Elle a déposé le plateau avec un service de faïence sur la table basse du salon.

— Un sucre ?...

— Euh... oui ! Je suppose que c'est ça.

— Tu supposes ?

Je me suis assis dans le fauteuil en me disant, ben oui, je suppose...

— Je ne suis plus sûr de rien.

Elle a eu ce long regard qui me la faisait sentir tellement proche de moi que j'en ai eu des frissons. Elle portait la tasse à sa bouche buvait à petite gorgée et rien ne me semblait plus sensuel que la faïence effleurant le rose pâle de ses lèvres.

— Ça va de soi que tu n'es plus sûr de rien, Sol, ça s'explique !

Sol, elle m'avait appelé Sol ! C'était un bonheur sans nom de m'entendre appeler par un nom, mon nom, du moins celui qu'elle me donnait. Une larme a certainement perlé au coin de mon œil parce que celle dont j'ignorais le nom a glissé au bas du sofa

pour venir en quelques mouvements poser sa tête sur mes genoux en m'enlaçant les jambes.

Je ne savais pas que « ça va de soi que tu n'es plus sûr de rien, Sol, ça s'explique ». Je ne savais pas si cela faisait longtemps que nous nous étions vus, que nous nous retrouvions ensemble.

L'émotion prenait le dessus. Moi, ce que j'aurais aimé en ce moment, c'était lui caresser les cheveux en disant son nom, ce que je faisais, mais sans l'appeler par son nom. Je voulais lui parler, trouver les mots justes, mais les mots justes arrivaient toujours trop tard. Était-ce moi ou était-ce un fait avéré ? Est-ce que nous perdions les mots lorsque nous avions tellement besoin d'eux ou étaient-ce les mots qui nous perdaient ? Je ne sais plus quel sage disait que les mots que l'on n'a pas dits sont les fleurs du silence.

Elle s'est levée d'un coup, comme si un instinct lui commandait de s'écarter de la tendresse, puis elle a eu ce mouvement de tête, ce geste tellement féminin, les deux mains soulevant les cheveux en les laissant filer entre les doigts. Elle restait là, ne sachant ni que faire ni quoi regarder. Imprévisible, elle est partie vers la chaîne stéréo, s'est agenouillée auprès des disques, a farfouillé et a sorti un vinyle qu'elle a posé sur le tourne-disque, s'est appliquée à tourner et presser les bons boutons et le son s'est élevé.

Un moment de grâce. Les notes d'abord bercées par l'insouciance, puis l'envoûtement de la flûte vaguant sur l'âme de la désespérance et enfin la voix naturellement plaintive de Maria Callas venant enlacer la musique, le velours tragique de l'invocation

mystique de l'aria *Casta Diva*. Oh mon Dieu ! Je ne savais que faire de toute cette émotion qui débordait comme autant de larmes que je n'arrivais même pas à laisser couler. Tout au fond de mon émoi, des coups sourds accompagnaient la *Norma* de Bellini, remontaient peu à peu à la surface jusqu'à ce que j'entende distinctement frapper à la porte et crier : « Ouvrez ! Police ! » Ça cognait et gueulait comme le slogan d'une manifestation. Boum, boum, boum « ouvrez police », boum boum boum « ouvrez police », et ça continuait à tambouriner, « ouvrez police » ! Elle, dont je ne connaissais pas le nom, me tirait par la manche et me pressait.

— Va-t'en ! Va-t'en vite Sol !

— Mais où ? Où m'en aller ! Où ?

— Je ne sais pas moi, mais va-t'en ! Va te cacher, je ne sais pas où, mais va te cacher !

— J'ai nulle part où aller...

— Ça ne fait rien... vas-y !

Et sans savoir ni où, ni quoi, ni comment, ni rien du tout, mes pas m'ont mené naturellement dans la chambre blanche qui m'a immédiatement absorbé. La musique s'était tue et avait fait place au brouhaha. Je m'attendais à voir s'ouvrir brusquement la porte et me faire plaquer au sol par une cohorte de flics. Mais, il n'y avait pas de porte, qu'une paroi blanche. Je me suis apaisé. Je n'avais pas de nom, pas d'identité, pas d'appartenance, je n'existais pas. J'étais insaisissable.